

Extraits de *Les grandes maisons, Une institutrice neuchâteloise chez les nobles 1879-1918*
Ida Blanchard

Touriste et chaperon

J'arrive à Rome et je vais loger dans un palais, un palais authentique, le palais Simonetti. Il a appartenu évidemment, comme il y en a tant d'autres en Italie, à une noble famille. Deux dames, une Anglaise et une Allemande, en ont loué une partie et fondé une agréable pension d'étrangers. C'est là que je trouve la jeune fille que je viens chercher, en compagnie d'une institutrice allemande. Nous marchons sur des dalles de marbre, on chauffe par des cheminées qui tirent mal, mais le climat de Rome est doux et tout cela n'a pas d'importance. Florence est la ville de l'Art, Rome celle de l'Histoire. Quinze jours ne suffisent pas pour tout explorer, mais avec un programme fixé, j'arriverai à avoir acquis beaucoup de connaissances de la Ville Éternelle.

Winnie la blonde est gentille, mais elle ne peut pas souvent m'accompagner, car elle a des visites d'adieu et des emplettes à faire. Nous nous sommes rencontrées à Dresde, elle et son institutrice sont charmantes. Cette dernière ne veut pas quitter Rome, désirant se perfectionner en italien, afin de l'enseigner à son retour à Londres. Elle a donc renoncé à accompagner Winnie à Paris, dernier stage pour la jeune fille avant son entrée dans le monde. Je loue une des petites voitures qui sont sur la place et me fait conduire en zig-zag dans les quartiers principaux de la ville afin d'avoir une idée de sa topographie. Ensuite, j'adopte le plan élaboré par Winnie à mon intention et que je trouve intelligent. Tout est imposant et grandiose ici. Il faudrait écrire des pages d'histoire pour chaque monument pour en rappeler le passé et sa valeur historique. Les auteurs ne manquent pas. Ils s'en sont chargés et ont conservé à Rome sa valeur de Ville Éternelle.

Mais je suis le programme que je me suis tracé. C'est dans mes souvenirs que je cherche mes impressions rétrospectives. Sans doute, si j'avais écrit le récit de mon voyage à ce moment-là, je me serais emballée dans des détails qui n'auraient intéressé personne. Ainsi tout est bien. [...] J'eus une bien grande joie à Rome, celle de revoir le second de mes chers garçons de Munich. Attaché d'ambassade d'Allemagne, il vint me voir et nous eûmes le plaisir de rappeler les jours heureux de Munich et de Tegernsee, temps inoubliable. Il peut me donner des nouvelles de toute sa famille. Les heures sont comptées. Nos places sont retenues pour le lendemain dans le grand express qui doit nous conduire à Paris. Je dis adieu à Rome avec un « Au revoir peut-être » et la page du livre de la vie tourne.

Au spectacle à Paris

Le lendemain, départ de Rome pour Paris. Je n'ai jamais fait un voyage aussi agréable et aussi facile que celui-là. La compagnie des wagons-lits de cette ligne fait bien les choses. Pas de changement jusqu'à Paris. Nous avons un wagon-salon avec cabinet de toilette, eau courante à discrétion. Tout est propre et soigné. Nous traversons la campagne romaine où nous voyons dans les champs les renommés bœufs blancs aux très grandes cornes. Mais le sol n'a pas l'air d'être riche. La vigne pousse en guirlandes d'un arbre à l'autre. Ce doit être très beau en automne au

moment de la vendange. Le soir, nous arrivons à Gênes, on ferme notre compartiment à clef et nous pouvons aller dîner en toute sécurité. La nuit on dort bien, le matin on peut faire sa toilette à l'aise et lorsqu'on arrive à Paris, l'après-midi, on ne sent aucune fatigue. Ici la vie recommence de la même façon que ma visite précédente, à peu près le même programme : cours d'art et d'histoire, visite aux musées et lieux historiques, théâtres et opéras. Versailles et Fontainebleau et tant d'autres choses. Puis le printemps revient. Les Champs Élysées refleurissent et les charrettes remplies de bouquets de muguet parfument l'air. On flâne dans Paris, les boulevards sont animés, les magasins offrent des choses si tentantes, les petites midinettes qu'on rencontre ont l'air de poupées dans leurs froufrous et les dames élégantes ont des toilettes magnifiques. Tout respire la joie de vivre dans ce Paris printanier. Il y a la Mi-Carême, avec son cortège de chars fleuris ou ingénieusement humoristiques, et des masses de demi-fous en liesse. Les rues sont jonchées de confettis dans lesquels on patauge et il faut faire attention de ne pas en recevoir en plein visage. Winnie est intelligente, elle a été bien instruite et s'intéresse à tout. Nous menons une vie agréable ensemble. Il est arrivé chez les dames françaises où nous habitons, deux jeunes Anglaises, la plus jeune a vingt ans, la plus âgée quelques années de plus. Elles ont des cousines à Paris qui leur procurent une dame française pour les accompagner et les piloter. Elles ne l'aiment pas et tous les matins, trouvent un prétexte pour la renvoyer et restent à la maison sans rien faire ni rien visiter. Je ne puis voir cela et je leur dis qu'elles perdent leur temps. « Mais nous n'aimons pas cette dame », me disent-elles. De nos jours, elles seraient sorties seules, mais ce n'était pas l'usage à cette époque. « Alors venez avec nous », leur dis-je après avoir consulté Winnie. Elles sont enchantées et prennent part à toutes nos excursions, viennent au théâtre et à l'Opéra avec nous. Mais je suis rigoriste, il faut parler français toute la journée. Nous sommes à Paris pour cela. C'est un grand effort pour ces deux jeunes personnes, elles y mettent de la bonne volonté et Winnie, bonne fille, les aide, car elle possède les trois langues parfaitement comme toutes les jeunes filles du monde élevées par l'éducation privée. Il y a d'excellents pensionnats pour les jeunes filles en Angleterre, mais il est impossible de leur faire parler les langues étrangères, pas plus qu'aux garçons dans les grandes écoles, si supérieures qu'elles soient, ce que du reste Lord Wemys m'avait exprimé en son temps. Après un certain temps, les parents de la plus jeune des deux personnes vinrent à Paris, et elles retournèrent en Angleterre avec eux. Ces aimables personnes demandent à faire ma connaissance et me remercient chaleureusement pour ce que j'ai fait pour leur fille et son amie. « Mais ce n'était rien du tout, dis-je, je ne pouvais les voir se morfondre ainsi à la maison. – Oh ! dirent-ils, nous sommes si reconnaissants, ses lettres étaient remplies de tout ce qu'elles faisaient avec vous. Vous nous feriez un grand plaisir si vous nous promettiez de venir nous rendre visite lorsque vous viendrez en Angleterre. » Je mentionne cet incident parce que ces charmantes personnes devinrent par la suite de bons et fidèles amis. Je passai une année chez eux dans un home de paix et de confort à la campagne, où je fus extrêmement heureuse. La jeune fille à son retour avait exprimé le désir de bien apprendre le français et elle y arriva, quoiqu'à l'âge des invitations, des bals et autres distractions mondaines qui l'accaparaient beaucoup. Les parents de Winnie ayant donné un grand bal, ce fut là qu'elle fit la connaissance d'un diplomate norvégien. Elle l'épousa et son mari fut ministre de Norvège à Berlin d'abord, puis de longues années à Copenhague. C'est là qu'elle éleva sa famille composée de deux filles et

un fils. L'aînée des filles s'y est mariée. La famille allait tous les étés passer ses vacances en Norvège au bord de la mer, dans une jolie propriété qu'ils aimaient. Qu'en reste-t-il de nos jours ? Ils habitent maintenant dans la maison familiale en Angleterre, où j'ai passé bien souvent des moments délicieux avec les parents, qui ne sont plus.

(Les notes de bas de page ne sont pas reproduites ici)